

En publiant son *AESTHETICA* en 1750, Baumgarten n'a pas seulement créé une nouvelle discipline dans le champ du savoir : il a fait entrer un terme nouveau dans la langue philosophique. Baumgarten invente en effet le mot en même temps que la chose, puisqu'il forge un néologisme latin à partir du terme grec *AESTHESIS* pour servir de titre à un ouvrage dans lequel il prétend jeter les bases d'une approche philosophique radicalement nouvelle de l'Art et du Beau. Très vite, le mot pénètre dans la langue allemande et de là dans les langues européennes. Il est introduit dans la langue française un peu plus d'une vingtaine d'années après la publication de l'*AESTHETICA*, « esthétique » étant mentionné comme un « terme nouveau » dans le supplément à l'*ENCYCLOPÉDIE* publié en 1776¹. Mais son usage ne commence à se répandre véritablement que vers le milieu du XIX^e siècle, et il faudra attendre quelques décennies pour que cet usage cesse d'être assez systématiquement péjoratif. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, « esthétique » reste en effet perçu comme un mot allemand, et l'esthétique, comme une manière typiquement allemande d'aborder

¹ « Esthétique », SUPPLÉMENT À L'ENCYCLOPÉDIE OU DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS, 4 tomes, Amsterdam, Rey, 1776, t. II, p. 872.

les questions de l'art, c'est-à-dire profondément étrangère à la manière française illustrée par la critique d'art. C'est ainsi que Théophile Gautier écrit en 1855 : « L'Allemagne semble se complaire dans l'esthétique de l'art [...]. Elle ne peint pas, elle écrit l'idée. Une semblable manière d'envisager l'art est tout à fait nouvelle pour nous². »

Pourquoi nouvelle ? En France, la réflexion sur l'art, le beau et le goût relève en effet d'une double tradition, artistique et littéraire, qui, depuis le XVII^e siècle, s'exprime sur le terrain de la littérature et de la théorie de l'art, et, depuis le XVIII^e siècle, dans la critique d'art. L'approche philosophique de l'art et du goût qui se développe en Allemagne sous le nom d'esthétique heurte donc de plein fouet cette tradition. Comme on pourra le lire dans un numéro de LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE de l'an XII : « Ce n'est pas la peine de créer le nom d'esthétique, et de faire une science formelle de cette partie de la littérature qui apprend à juger des productions du génie et de l'esprit³. » Dans DE L'ALLEMAGNE, publié en 1810, Mme de Staël n'hésite pas à critiquer, chez Schiller, dont elle est

² Théophile Gautier, LES BEAUX-ARTS EN EUROPE, Paris, Michel Lévy, t. I, 1855, p. 6.

³ Recension anonyme de Charles de Villers, ESSAI SUR L'ESPRIT ET L'INFLUENCE DE LA RÉFORMATION DE LUTHER, dans LA DÉCADE PHILOSOPHIQUE, n° 29, 1804, p. 544.

par ailleurs une grande admiratrice, cette manière selon elle beaucoup trop abstraite d'aborder les questions du goût et de la sensibilité :

33

Dans son essai sur la grâce et la dignité, et dans ses lettres sur l'Esthétique, c'est-à-dire la théorie du beau, il y a trop de métaphysique. Lorsqu'on veut parler des jouissances des arts dont tous les hommes sont susceptibles, il faut s'appuyer toujours sur les impressions qu'ils ont reçues, et ne pas se permettre les formes abstraites qui font perdre la trace de ces impressions. Schiller tenait à la littérature par son talent, et à la philosophie par son penchant pour la réflexion ; ses écrits en prose sont aux confins de ces deux régions ; mais il empiète trop souvent sur la plus haute, et revenant sans cesse à ce qu'il y a de plus abstrait dans la théorie, il dédaigne l'application comme une conséquence inutile des principes qu'il a posés⁴.

Il importe de souligner que la critique de Mme de Staël ne vise pas la philosophie en tant que telle mais l'inadéquation de la démarche philosophique dès lors qu'il s'agit de réfléchir sur l'art, le beau ou le jugement de goût, c'est-à-dire précisément sur ces objets que l'esthétique s'est donnés et sur lesquels elle prétend légiférer.

⁴ Germaine de Staël, DE L'ALLEMAGNE [1810], 2 tomes, Paris, Garnier-Flammarion, t. II, 1968, p. 69.

Bien qu'elles correspondent à deux manières différentes d'envisager l'art, comme le dit Gautier, une manière allemande et une manière française, l'esthétique et la critique partagent néanmoins un certain nombre de postulats – notamment sur l'importance du sentiment et le rôle de la subjectivité dans le jugement de goût. Et surtout, elles se rejoignent dans la même opposition à la tradition jusque-là hégémonique de la théorie de l'art.

La naissance de la théorie de l'art, en Italie d'abord à la Renaissance puis en France au XVII^e siècle, marque, on le sait, l'avènement d'un nouveau régime de discours sur l'art qui a profondément transformé le champ de la réflexion artistique, donnant naissance à d'innombrables ouvrages et traités comme ceux d'Alberti, de Lomazzo, de Félibien, de Bellori ou de Roger de Piles, pour n'en citer que quelques-uns. En assignant à l'art un statut théorique complètement inédit, ces théoriciens ne se sont pas contentés de transformer profondément le concept d'art ; ils ont en même temps arraché le concept au champ de la métaphysique pour en faire l'objet d'une modalité spécifique d'analyse théorique, distincte de la théorie philosophique, même si elle ne cesse par ailleurs de s'en nourrir.